Denis Lachance
Anthropologue, attaché d'administration, DDE, Teluq
(1979)

“Les Inuit du Québec”

Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay, bénévole,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi

Courriel: jean-marie_tremblay@uqac.ca

Site web pédagogique : <http://www.uqac.ca/jmt-sociologue/>

Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"

Site web: http://www.uqac.ca/Classiques_des_sciences_sociales/

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi

Site web: <http://bibliotheque.uqac.ca/>

Cette édition électronique a été réalisée par Jean-Marie Tremblay, bénévole, professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi à partir de l'article de :

Denis Lachance
Anthropologue, attaché d'administration, DDE, TELUQ

"Les Inuit du Québec."

Un article publié dans l'ouvrage collectif intitulé: **Perspectives anthropologiques. Un collectif d'anthropologues québécois**, chapitre 16, pp. 289 à 303.
Montréal: Les Éditions du Renouveau pédagogique, 1979, 436 pp.

[Autorisation formelle accordée le 20 septembre 2005 par l'auteur de diffuser ce texte.]

Courriel DLachanc@teluq.ubc.ca

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times New Roman, 14 points.
Pour les citations : Times New Roman 12 points.
Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes
Microsoft Word 2004 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format
LETRE (US letter), 8.5'' x 11''

Édition complétée le 14 novembre 2005 à Chicoutimi,
Ville de Saguenay, province de Québec.

Denis Lachance
Anthropologue, attaché d'administration, DDE, TELUQ

"Les Inuit du Québec."

Un article publié dans l'ouvrage collectif intitulé: **Perspectives anthropologiques. Un collectif d'anthropologues québécois**, chapitre 16, pp. 289 à 303. Montréal: Les Éditions du Renouveau pédagogique, 1979, 436 pp.

Table des matières

Introduction

1. [De l'archéologie à l'ethnographie](#)
2. [Société traditionnelle des Inuit](#)
3. [Agents et processus de changement](#)
4. [Les Inuit du Nouveau-Québec dans les années 70](#)

Figure 16.1 Viande séchant sur un traîneau. Inuit du Nouveau-Québec, (*photo Louis-Jacques Dorais*).

Figure 16.2 Inuk de Koortac. Nouveau-Québec, (*photo Louis-Jacques Dorais*).

Bibliographie

Denis Lachance
Université du Québec

“Les Inuit du Québec”.

Un article publié dans l'ouvrage collectif intitulé : *Perspectives anthropologiques*. Un collectif d'anthropologues québécois, chapitre 16, pp. 289-303. Montréal : Les Éditions du Renouveau pédagogique, 1979, 436 pp.

Introduction

À la suite d'une description sommaire de la culture traditionnelle inuit, nous passerons en revue les agents et les processus de changement à l'œuvre depuis le milieu du 19^e siècle, et nous évaluerons l'état actuel de la société et de la culture inuit, tout en soulignant à l'occasion les impasses et les voies de développement du monde arctique.

1. De l'archéologie à l'ethnographie

[Retour à la table des matières](#)

Les archéologues situent l'arrivée au Nouveau-Québec des ancêtres des Inuit actuels vers 1350 ap. J.-C. Les gens de la culture de Thulé y furent précédés par au moins deux groupes culturellement différents et identifiés par le nom d'un site archéologique où des vestiges furent découverts : Dorset et pré-Dorset. On peut résumer ainsi les caractéristiques reconnues à chacune de ces cultures.

La culture « pré-Dorset », aussi appelée Denbigh (Crowe 1974 : 13 et sq), serait apparue vers 5000 av. J.-C. en Alaska, et en un siècle ou deux, les porteurs de cette culture se seraient répandus dans tout l'Arctique jusqu'au Groënland. Ils utilisaient des armes munies de pointes et de lames en pierre, connaissaient l'arc et la flèche, habitaient des maisons ovales semi-souterraines et se nourrissaient de la chair des animaux marins et terrestres vivant sur leur territoire. Ils savaient se servir de lampes de pierre et peut-être avaient-ils déjà domestiqué le chien. Le déclin de cette culture se produisit vers 1000 av. J.-C.

Une autre culture lui succéda : celle dite de Dorset, qui paraît en être une variation. Les gens de la culture Dorset occupèrent le même territoire que leurs ancêtres de Denbigh. Leur équipement comportait à peu près les mêmes outils, à ceci près, qu'ils possédaient des couteaux à neige faits d'os, ce qui pourrait signifier qu'ils inventèrent l'iglou, (maison de neige hémisphérique). Ils construisaient des traîneaux qu'ils équipaient de patins d'os et d'ivoire. Eux aussi habitaient des maisons semi-souterraines. Cette culture subsista environ 2000 ans et fut supplantée par la culture dite de Thulé.

Vers le 9e ou 10e siècle de notre ère apparut en effet une culture nouvelle dont les détenteurs se caractérisaient principalement par le fait qu'ils chassaient la baleine. Ils occupèrent la majeure partie du territoire des gens de Dorset, qu'ils délogèrent. On situe généralement vers le milieu du 14e siècle leur migration de Baffin vers le Québec arctique. Ils avaient domestiqué le chien, connaissaient le qajaq ¹ et sans doute l'umiaq ², chassaient non seulement la baleine mais aussi le morse, le phoque, le béluga, le caribou et le bœuf musqué. Ils avaient des tentes de peau, des outils de pierre, des arcs et des flèches et, de façon générale, un bien meilleur équipement que leurs prédécesseurs sur ce territoire. A la suite de changements climatiques qui se produisirent entre 1650 et 1950 ap. J.-C., la baleine se fit plus rare sur les côtes arctiques. Le mode de vie des gens de Thulé se modifia parallèlement et on situe généralement vers 1700 ap. J.-C. le passage décisif

¹ Embarcation individuelle avec armature de bois et recouverte de peau de phoque (natsiq).

² Grand bateau avec armature de bois et recouvert de peau de phoque barbu (ujjuk).

de la culture de Thulé à ce que l'on nomme maintenant la culture inuit traditionnelle.

Au Nouveau-Québec, les sites côtiers et insulaires occupés par les Inuit au cours du 19^e siècle sont à peu près les mêmes que ceux qu'occupèrent les gens de Dorset et de Thulé. Depuis près de 5 000 ans, des Inuit ont vécu sur les côtes arctiques du Québec ; de nombreux sites archéologiques en témoignent sur les Îles Belcher, sur l'île Manitoulin (près de Poste-de-la-Baleine/ Great Whale River/ Kuujuaapik), aux environs des villages d'Inujuaq, Puvirnituq, Ivujivik, Kangisujuaq (Wakeham), Killiniq (Burwell), etc.

À l'époque de la transformation de la culture de Thulé, les premiers explorateurs, à la recherche d'un passage vers l'ouest, franchirent le détroit d'Hudson (ainsi désigné du nom de son découvreur, Henry Hudson, 1610) et prirent contact avec les autochtones qu'on appela les « Esquimaux », en empruntant le nom méprisant que les Indiens de langue algonquienne utilisaient pour les désigner.

Les commerçants de fourrures et les missionnaires vinrent par la suite s'installer chez les Inuit et leurs écrits permettent de nos jours de reconstituer avec une certaine précision leur mode de vie traditionnel.

2. Société traditionnelle des Inuit

[Retour à la table des matières](#)

Les contacts avec les explorateurs et les premiers commerçants furent sporadiques et souvent tragiques, depuis l'équipage d'Hudson qui faillit se faire massacrer dans la région d'Ivujivik en 1611 jusqu'au massacre de l'équipage d'un navire ancré dans l'embouchure de la Qilalugalik (Petite rivière de la Baleine/Little Whale River) en 1793. À partir de la première moitié du 19^e siècle seulement, on fit des efforts

sérieux et soutenus en vue d'établir des relations commerciales avec les Inuit, au Nouveau-Québec. L'essai infructueux de Tasiujaq (Richmond Gulf) de 1749 à 1756 par la compagnie de la Baie d'Hudson (H.B.C., fondée en 1670) ne fut repris à Kuujuaq (Fort Chimo) que soixante-quinze ans plus tard, sans grand succès d'ailleurs, car le poste ouvert en 1830 dut fermer ses portes en 1842.

Vers 1850, les Inuit du Québec avaient eu peu de contacts directs avec les Euro-canadiens. Leur mode de vie traditionnel demeurait encore à peu près intact, si on fait exception des quelques pièces de métal qu'ils avaient pu se procurer au hasard des rencontres avec l'équipage des navires empruntant le détroit d'Hudson et avec les Indiens venus de la Baie de James pour les attaquer avec les armes obtenues des Euro-canadiens.

Au milieu du 19^e siècle, la population inuit du Nouveau-Québec ne comptait guère plus de 1800 individus. La plupart d'entre eux (plus de 70%) se trouvaient dispersés sur le littoral dans une quarantaine de camps, de Killiniq à Kuujuaapik. Un certain nombre (25%) vivaient sur les grandes îles ou les archipels au large des côtes : Qikiqtait, Qumiutait, Innaliklut, Tujaat, Appatuuq. Enfin, trois ou quatre petits campements s'étaient établis à l'intérieur des terres, dans la région du lac Payne et peut-être sur la rivière George, à la limite du territoire indien.

Les camps côtiers septentrionaux (détroit d'Hudson et côte ouest de la Baie d'Ungava) comptaient parmi les plus peuplés (40 à 50 individus), en raison de l'abondance des ressources maritimes et terrestres. Les camps insulaires et ceux situés à l'intérieur des terres, où les ressources étaient plus limitées, comportaient une population moindre.

Cependant, tous ces campements étaient établis sur une base temporaire. En raison des conditions climatiques et des mouvements migratoires saisonniers des animaux terrestres (caribous) et marins (phoques, bélugas, morses), les Inuit se déplaçaient à la recherche des sites les plus giboyeux, selon la saison. Un camp était habituellement formé d'un groupe de frères avec leurs familles, mais, d'une saison à l'autre, et parfois d'une année à l'autre, la composition du camp et sa dimension pouvaient varier de façon sensible. Bien plus, les circuits migra-

toires étaient eux-mêmes sujets à changement, suivant l'abondance ou la rareté du gibier d'une année à l'autre.

De façon générale, le campement formait une unité économique à la fois de production et de consommation basée sur l'interdépendance et la coopération des unités domestiques constituantes. L'appropriation individuelle des moyens de production se limitait à un petit nombre d'objets : le qajaq, quelques armes (harpon, arc) pour l'homme ; le couteau semi-lunaire (ulu), la lampe de pierre et quelques ustensiles de cuisine, pour la femme. La tente de peau était propriété collective de l'unité domestique, de même que le qamutiik ³, et l'attelage de chiens ; l'umiaq était propriété collective du groupe de frères membres du camp. Le partage des prises importantes (caribou, phoque, béluga, morse), réglementaire, s'étendait à toutes les unités domestiques du camp dans le cas des plus gros mammifères marins. Les règles de partage tenaient compte à la fois de la part de chaque chef de famille dans la chasse et de leurs liens de parenté avec ceux qui n'avaient pas directement pris part à la chasse, ou à la pêche, dans le cas de la pêche au barrage de pierre, lequel était aussi propriété collective.

La division des tâches était basée sur le sexe des individus et sur leur âge. Les plus jeunes, garçons et filles, participaient aux activités de collecte (baies, mollusques, oeufs) avec les femmes. La chasse et la pêche au harpon ou à la foëne ⁴ constituaient des activités attribuées aux hommes, alors que les femmes se chargeaient du travail des peaux, de la préparation des repas, de la confection des vêtements, et de la majeure partie de l'éducation des enfants. Cependant, selon les circonstances, homme ou femme pouvait effectuer les travaux habituellement réservés à l'autre sexe. Quant aux vieillards, peu nombreux, leur participation aux activités économiques se réduisait souvent à la confection ou à la réparation de l'équipement domestique et des armes et outils.

³ Traîneau (le bois dont les semelles des patins sont recouvertes d'os ou d'ivoire.

⁴ Trident pour pêcher l'omble de l'Arctique.

Figure 16.1
Viande séchant sur un traîneau. Inuit du Nouveau-Québec,
(photo Louis-J, Dorais).

[Retour à la table des matières](#)

En raison des variations saisonnières de la quantité et de la nature des ressources alimentaires, le cycle annuel des activités de subsistance était assez complexe.

Les premières neiges de septembre marquaient, pour les Inuit côtiers, la fin de la chasse au caribou à l'intérieur des terres, et le départ vers les grandes îles pour la chasse au morse, principale nourriture des chiens durant l'hiver. Peu avant le gel des baies et du rivage, les Inuit, au retour de la chasse au morse, s'installaient à l'emplacement choisi pour la durée de l'hiver. On hissait l'umiaq sur le rivage, et un peu plus tard, le qajaq. Deux critères présidaient au choix du site du camp d'hiver : d'une part, l'accumulation de neige nécessaire à la construction de l'iglou, et, d'autre part, les possibilités de chasse au phoque au trou de respiration ou au bord de la banquise. À l'intérieur des terres, le camp d'hiver était sis près d'un lac poissonneux où pouvait se pratiquer la pêche à travers la glace. Étant donné la rareté des ressources

alimentaires au cours de l'hiver, les Inuit devaient puiser de temps à autre aux caches de viande (caribou et phoque) et de poisson (omble de l'Arctique) faites au cours du printemps et de l'été précédents. Le froid intense et la brièveté du jour faisaient de janvier et de février les mois les plus difficiles de l'année. Déjà en mars et en avril, les chasseurs pouvaient se déplacer sur de plus grandes distances, à la recherche du phoque. Avec le mois de mai commençaient les préparatifs de la saison estivale : accumulation des peaux nécessaires au recouvrement du qajaq et de l'umiaq ; abandon de l'iglou pour la tente ; chasse aux oiseaux migrants (canard et oie). Dès la rupture de la banquise, la chasse au phoque en eau libre s'intensifiait et souvent le camp était déménagé vers un site plus approprié. Vers la fin juin, lacs et rivières étaient libres de glace, et l'omble arctique migrait vers l'eau pour y essaimer. Parfois une chasse au caribou s'organisait au printemps, mais celle des mois d'août et septembre constituait la plus importante puisque les peaux de caribou utilisées pour confectionner les vêtements étaient recueillies à cette époque. Assurément les plus mobiles, les Inuit côtiers se rendaient sur les îles côtières pour une chasse intensive au phoque, au début de l'été (mi-juillet), puis revenaient à la côte pendant quelque temps pour y pêcher, avant d'entreprendre le voyage vers l'intérieur pour y chasser le caribou (de la mi-août à la mi-septembre), et au retour, effectuaient une nouvelle chasse au morse.

Le cycle annuel comprenait donc plusieurs déplacements importants, surtout de la mi-mai à la fin octobre, période pendant laquelle le gibier terrestre et marin devenait le plus abondant et le plus facilement accessible. Cette abondance et cette accessibilité étaient cependant très relatives et les groupes inuit parvenaient rarement à accumuler, au cours des mois propices, des surplus suffisants pour éviter toute famine temporaire au cours de l'hiver. Leur économie, quoique d'auto-subsistance, comportait aussi une période de disette durant laquelle le partage des prises était nécessaire à la survie du groupe. En raison de la dispersion des ressources et de leur caractère saisonnier, les Inuit devaient se scinder en petits groupes sur le territoire et suivre les déplacements du gibier. L'appartenance à un camp devenait essentielle à la survie individuelle, car les individus, ou même les unités domestiques isolées, arrivaient rarement à survivre.

La nécessité de maintenir un équilibre fragile entre la population et la quantité de ressources, non seulement disponibles mais exploitables avec les moyens techniques possédés, obligeait les Inuit à exercer un contrôle sur leur croissance démographique et sur la densité de population. Ce contrôle comportait, d'une part, l'espacement des naissances par des moyens naturels qui nous sont mal connus, ou encore par l'infanticide, et, d'autre part, les réaménagements fréquents de la distribution des unités domestiques dans les divers camps. L'instabilité des groupes et leur mobilité spatio-temporelle, de même que l'absence relative d'accumulation de biens alimentaires ou autres entre les mains d'un ou de quelques individus ont eu comme corollaire l'absence de chefferie institutionnalisée : la cohésion des groupes reposait, soit sur les liens de parenté entre les chefs de famille, soit sur le partage du droit d'utilisation de l'umiaq, soit sur le prestige plus ou moins prolongé d'un excellent chasseur, soit encore sur la renommée d'un chaman reconnu et influent. Le contrôle social s'exerçait discrètement par la moquerie et les quolibets, à moins que la transgression des règles sociales implicites fut jugée dangereuse pour le groupe, auquel cas on pouvait faire intervenir le chaman, ou encore dans certains cas de violence physique grave (assaut, meurtre), le groupe pouvait décréter l'ostracisme et parfois même la mort du coupable.

Tirant toutes leurs ressources alimentaires du milieu où ils vivaient, de même que tous les matériaux nécessaires à la reproduction de leur technologie, les Inuit, à l'époque traditionnelle, pratiquaient une économie d'autosubsistance relativement bien adaptée aux conditions écologiques de l'Arctique. Leur organisation sociale se caractérisait par sa souplesse, le modèle idéal étant soumis aux variations de conjonctures réelles.

Ainsi, même si le camp se composait idéalement d'un groupe de frères, on y retrouvait souvent quelques unités domestiques reliées par des liens de parenté parfois imprécis. D'autre part, les règles de résidence des nouveaux mariés (i.e. quelques années dans la famille de l'épouse, puis résidence dans le camp du père de l'époux) se conformaient à la nécessité de répartir équitablement la force productive (hommes et femmes) dans les deux camps concernés par l'alliance nouvellement conclue. Le camp formait une unité sociale exogame, en raison de la prohibition des alliances entre cousins germains (premier

degré). Parallèlement, l'adoption constituait le principal mécanisme de répartition de la charge économique que représentaient les enfants. De façon générale, l'objectif de ces aménagements sociaux consistait à maintenir un équilibre relatif entre les sexes, soit à l'intérieur de l'unité domestique (adoption), soit au niveau du campement (lieu de résidence du nouveau couple).

En plus des liens de parenté biologique ou sociale (adoption), les Inuit entretenaient des rapports symboliques quasi-parentaux avec leur éponyme (celui ou celle dont ils avaient reçu le nom) et leur accoucheur (ou accoucheuse). Ces liens privilégiés servaient à renforcer les rapports de parenté et à augmenter la cohésion sociale des groupes locaux. On utilisait parfois l'éponymie comme moyen mnémotechnique de retracer les liens généalogiques avec des parents éloignés.

Le maintien de relations pacifiques entre groupements éloignés exigeait que des liens de parenté, réels ou fictifs, puissent être reconnus lors de leurs rencontres. La coutume de la visite, tant entre les maisonnées d'un campement qu'entre les campements voisins et éloignés, demeurait le moyen privilégié de maintenir ces relations pacifiques.

De façon générale, la société traditionnelle inuit paraît s'être caractérisée par une recherche constante de stabilité et d'équilibre socio-économique face aux limitations matérielles et technologiques qui la menaçaient. De plus, le système d'explication de l'univers conçu par les Inuit témoigne du souci constant d'assurer, non seulement leur reproduction biologique et celle de leur environnement matériel, mais aussi le maintien de l'équilibre des forces supranaturelles elles-mêmes, condition ultime de la reproduction de la société en tant que telle.

3. Agents et processus de changement

[Retour à la table des matières](#)

Pendant cent ans, de 1850 à 1950, les principaux agents de changement furent les commerçants de fourrures et les missionnaires, seuls Euro-canadiens à maintenir un contact presque journalier avec les Inuit du Nouveau-Québec. Jusqu'à l'arrivée d'une compagnie concurrente, la Revillon Frères Company, en 1903, la Hudson's Bay Company détint le monopole du commerce avec les Inuit par ses postes de traite établis à la frontière des territoires indien et inuit, à Fort Chimo (1866), sur la Baie d'Ungava, et à Great Whale River (1857), sur la côte est de la Baie d'Hudson (un poste de traite fut en opération à Little Whale River, de 1851 à 1890). La première mission anglicane destinée aux Inuit s'ouvrit à Little Whale River (Qilalugalik) en 1859 et fut transférée à Great Whale River en 1892. Celle de Fort Chimo (Kuujjuaq) fut fondée en 1900, et celle d'Inujjuaq (Port Harrison), en 1927.

Avec l'arrivée de la Revillon Frères en 1903, une période de concurrence commerciale sans merci débuta au Nouveau-Québec. Tour à tour, chacune des compagnies installa de nouveaux postes de traite pour attirer chez elle la plus grande clientèle possible. En 1925, la H.B.C. s'appropriä la compagnie rivale mais la laissa subsister jusqu'en 1936. De 1939 à 1949, la Baffin Trading Company tenta de s'établir au Nouveau-Québec mais elle ne put résister à la lutte commerciale que lui fit la H.B.C.

La période monopolistique (1850 à 1903) ne donna pas lieu à des changements brusques du mode de vie des Inuit, mises à part les conversions massives à l'anglicanisme. L'adoption progressive de

techniques nouvelles (armes à feu, pièges de métal, outils de métal, vêtements de tissu, embarcations de bois, aliments euro-canadiens : thé, farine, sucre) se fit comme par osmose et sans que les parties concernées, soit la H.B.C. et les Inuit, puissent vraiment évaluer les effets à long terme de ces changements techno-économiques. De façon évidente, la politique commerciale de la H.B.C. visait à maintenir l'économie d'auto-subsistance malgré le surplus de travail que pouvait entraîner pour les Inuit le piégeage systématique du renard dont la peau constituait, à cette époque, la principale marchandise recherchée par la H.B.C. Les autochtones troquaient des peaux de renard sans grande valeur pour eux contre des armes à feu et des outils de métal qu'ils convoitaient. Il est certain que la H.B.C. tira d'énormes profits de ce commerce et que les Inuit ne pouvaient se rendre compte du processus irréversible dans lequel ils s'étaient engagés plus ou moins malgré eux. La nouvelle technologie offerte par les Euro-canadiens s'avérait supérieure en puissance et en efficacité à leur technologie traditionnelle. Toutefois, son acquisition et son utilisation, d'abord en parallèle, puis en remplacement des techniques anciennes, entraînaient des coûts nouveaux que seule la nouvelle activité lucrative du piégeage permettait de satisfaire. L'entretien et le remplacement de ces techniques étaient reliés aux mêmes conditions. Le premier maillon de la dépendance économique envers le comptoir de traite était ainsi forgé.

Des transformations d'ordre écologique se produisirent vers la fin du 19^e siècle attribuables aux facteurs suivants : d'une part, à l'effet imprévu de la surexploitation des ressources maritimes (baleine et morse) par les baleiniers américains et écossais, et des ressources terrestres (caribou surtout) par les Indiens et les Inuit, et, d'autre part, à des variations inexplicables dans les mouvements migratoires des animaux, du caribou en particulier. À la fin du 19^e siècle et au début du 20^e siècle, les ressources alimentaires traditionnelles avaient diminué de façon dramatique, et certaines espèces d'animaux paraissaient en voie d'extinction, par exemple, la baleine, le morse et le caribou, et les Inuit ne parvenaient que difficilement à assurer leur subsistance. Cette rareté grandissante des ressources alimentaires traditionnelles entraîna une dépendance accrue envers les postes de traite et l'éventail des biens recherchés en échange des peaux de renard s'étendit rapidement aux vêtements et à la nourriture. La multiplication des comptoirs

commerciaux, durant la période de concurrence commerciale, de 1903 à 1936, eut un autre effet : autour de chaque poste commença à graviter une clientèle locale relativement stable et les deux compagnies firent pression pour que les autochtones intensifient le piégeage du renard. Le rendement décroissant des activités traditionnelles de chasse au morse, au phoque et au caribou incita les Inuit à répondre favorablement aux vœux des traiteurs.

Les effets de la crise économique qui débuta en 1929 ainsi que ceux de la guerre qui la suivit en 1939 se firent sentir chez les Inuit par une baisse considérable des approvisionnements disponibles dans les comptoirs commerciaux. Cependant, l'intervention gouvernementale avait modestement commencé en 1922 par la mise en place de l'Eastern Arctic Patrol (visite médicale et policière), bientôt suivie par un programme d'aide directe (distribution de rations alimentaires par l'intermédiaire des compagnies de traite, sous la supervision de la Gendarmerie royale (R.C.M.P.) qui eut des agents en poste à Inujjuaq de 1935 à 1938, puis de 1945 à 1960. Par ce biais se trouvait légèrement compensé le déséquilibre entre le niveau de population et les ressources, déséquilibre engendré par la diminution de ces dernières.

En effet, de 1850 à 1950, la population totale inuit paraît avoir subi quelques fluctuations. Ainsi, à la suite d'épidémies ou de famines, la population a été réduite périodiquement, de sorte que durant cette période d'un siècle, le taux de la croissance devint presque nul, c'est-à-dire que les naissances compensaient tout juste les décès. La distribution de la population sur le territoire connut cependant des variations : on abandonna les camps de l'intérieur ainsi que la plupart des camps insulaires, à l'exception de l'archipel Belcher (Qikiqtait). La population se regroupa sur les sites côtiers et déjà manifesta une tendance à s'établir non loin des postes de traite, seul recours en période de famine.

Les vingt-cinq dernières années furent le théâtre de changements qui se manifestaient à l'état embryonnaire auparavant. Le développement rapide d'une technologie nouvelle dans les sociétés industrialisées et la mise en place de services gouvernementaux qui devaient être accessibles à tous les Canadiens ont entraîné des interventions de plus en plus nombreuses de la part du gouvernement et des intérêts

privés, commerciaux et industriels. Ces interventions ont touché à peu près tous les aspects du mode de vie inuit : résidence, occupation, santé, éducation, connaissance et langue.

Une chronologie précise des actions gouvernementales et privées dépasserait le cadre de ce chapitre et serait de peu d'utilité pour la compréhension de leurs effets sur la société et la culture inuit. La nature et la date des interventions ont légèrement varié d'une région à l'autre ; cependant les processus amorcés à l'époque précédente se sont accélérés partout et les résultats se sont révélés constants, à peu de choses près, dans tous les cas.

Après la mise sur pied, à la fin des années 40, du régime fédéral d'allocations familiales, assorti de la scolarisation obligatoire jusqu'à l'âge de 16 ans, le gouvernement canadien commença la construction d'écoles et de dispensaires chez les Inuit, sur les sites où la compagnie de la Baie d'Hudson avait établi un comptoir de traite. Ce réseau scolaire et médical s'étendit peu à peu à la plupart des postes et s'y ajouta bientôt l'implantation de services administratifs locaux qui prirent charge des programmes de bien-être (i.e. allocations directes / welfare payments), puis de construction domiciliaire et de services municipaux (vidanges, eau potable, voirie, électricité), à mesure que la population des camps saisonniers venait s'établir à demeure près des agences commerciales, religieuses et gouvernementales et formait graduellement les villages actuels.

A partir de 1963, suite à la création, par arrêté ministériel, de la Direction générale du Nouveau-Québec, le gouvernement du Québec intervint à son tour et tenta de prendre le contrôle du territoire et de la population en créant un réseau administratif et scolaire parallèle et en occupant progressivement les secteurs de la santé (hôpitaux et dispensaires) et du bien-être (welfare payments) après avoir obtenu, dès 1960, que la Sûreté du Québec remplace la G.R.C. (R.C.M.P.). La concurrence politique entre Ottawa et Québec s'est transportée jusqu'à la table des négociations sur les droits autochtones et le rachat par le Québec d'une partie de ces droits.

L'accroissement démographique rapide, depuis 1950, effet de l'intervention gouvernementale en matière de santé et de bien-être, eut

comme conséquence d'accroître le déséquilibre entre la population et les ressources locales exploitées et d'entraîner une dépendance accrue envers l'aide économique venant de l'extérieur. La concentration de la population autour des agences gouvernementales et privées s'accéléra, à partir de 1950, avec la scolarisation obligatoire des moins de 16 ans, l'évacuation des chefs de famille atteints de tuberculose pulmonaire ou d'autres maladies graves (le gouvernement prenant charge de la famille qui venait souvent loger près de l'agence). Cette concentration fut, vers 1960, influencée par le programme fédéral d'habitation et par l'introduction de nouveaux moyens de transport rapides : la moto-neige et le canot à moteur.

On peut difficilement mesurer le rôle joué par la mise en place de communications aériennes régulières entre les divers villages et avec les villages du Sud, de même que celui du réseau radio-téléphonique. En permettant des contacts nombreux et suivis entre les divers groupes inuit, ces nouveaux modes de communication ont sûrement contribué à l'émergence, quoiqu'encore embryonnaire, d'un sentiment et d'une action nationaliste chez les Inuit, depuis 1970 surtout.

L'influence des missionnaires anglicans ne s'est pas confinée au strict domaine religieux. L'arrivée des missionnaires catholiques, en 1936, a entraîné une concurrence entre les deux Églises. Même si les « succès » missionnaires catholiques se limitaient pratiquement à quelques dizaines d'Inuit de Kangisujuaq (Wakeham Bay), l'Église anglicane réagit vivement et mit les Inuit en garde contre les intrus « hérétiques » et francophones. L'enseignement religieux anglican avait rapidement atteint à peu près tous les groupes inuit, et avec lui s'était répandu l'usage de l'écriture syllabique de la langue. D'autre part, la lutte menée par les ministres, au nom de la morale chrétienne et de la civilisation occidentale, a surtout visé à faire échec à la polygynie, à l'exercice du chamanisme, à la transmission des mythes et légendes (considérés comme des manifestations d'idolâtrie païenne). Elle mena à l'introduction des noms chrétiens, et plus tard des noms de famille, et à l'imposition du principe de l'indissolubilité de l'union maritale. Cependant, les Inuit n'abandonnèrent pas facilement leurs croyances traditionnelles et on vit naître quelques mouvements syn-

crétiques, dont celui de l'archipel Belcher, en 1941, qui coûta la vie à plusieurs personnes ⁵.

Les effets exacts de la christianisation des Inuit apparaissent moins facilement identifiables que ceux de l'introduction des armes à feu et outils de métal, et plus tard des services gouvernementaux (santé, éducation, administration « municipale » et bien-être). Quoiqu'on puisse difficilement mesurer son impact au plan matériel, il faut reconnaître que l'évangélisation anglicane a facilité l'introduction des concepts liés à une économie marchande de type capitaliste, en propageant les notions occidentales de responsabilité personnelle et de propriété privée, sur lesquelles est partiellement fondée la morale chrétienne.

Enfin, l'établissement d'une véritable relation causale absolue entre telle ou telle intervention, gouvernementale, religieuse ou commerciale, et tel ou tel changement de la structure socio-économique s'avère une tâche ardue. Le remplacement quasi total de l'univers technologique traditionnel par une technologie importée, l'abandon irréversible des modes de production et de résidence anciens, la mise en oeuvre de nouvelles formes de rapports sociaux et politiques engendrées par la concentration des populations et la croissance démographique, et aussi par l'instauration du travail salarié et d'une économie monétaire, sont autant d'indices qu'une transformation profonde a eu lieu, transformation exogène quant à son origine et même quant à son développement historique.

⁵ Au cours de l'hiver 1941, Sali UJARAQ et Pita SALA crurent que le retour du Christ était imminent et ils en vinrent à se proclamer respectivement Dieu et Jésus-Christ eux-mêmes. Deux « non-croyants » furent abattus ; deux femmes « trop croyantes » et leurs quatre enfants moururent gelés après s'être déshabillés sur la banquise pour manifester leur détachement des choses de ce monde.

4. Les Inuit du Nouveau-Québec dans les années 70

[Retour à la table des matières](#)

La population inuit du Québec totalisait, au premier janvier 1969, 3 206 habitants, comparativement à 2053, en 1951 et à 2476, en 1961 (selon les recensements canadiens). Cette augmentation de la population, sur une période de moins de vingt ans, correspond à un taux annuel de croissance de 25,8%, cela signifie que la population a doublé en un peu moins de trente ans. Cet accroissement rapide se manifeste aussi dans les pyramides de population où les moins de vingt ans comptent pour plus de la moitié des effectifs, ce qui affecte évidemment la moyenne d'âge générale. On peut estimer à 3 830, la population inuit en 1975, et elle devrait atteindre le chiffre de 4 240 en 1980, si le taux de croissance se maintient.

Si l'on observe que, pour les années 1931 à 1951, ce taux s'élevait à 9,8% (i.e. doublement de la population en plus de 70 ans), il faut expliquer cet écart considérable entre le taux d'avant 1951 et celui d'après cette date. On ne peut attribuer à l'immigration l'augmentation de la population après 1951, puisqu'en fait l'émigration a dépassé l'immigration, en raison du déplacement d'une dizaine de familles d'Inujjuaq vers Resolute Bay, en 1953 et 1955.

Le taux de natalité a quelque peu augmenté et se situe parmi les plus élevés au Canada, soit environ 44% dans les années 60. D'autre part, on observe la réduction de moitié du taux de mortalité infantile par la mise en place, depuis 1950, d'un réseau de dispensaires et de programmes spéciaux de soins prénataux et post nataux, et aussi par l'introduction de substituts au lait maternel, entre autres les céréales et le lait animal. Enfin, le taux de mortalité générale (exception faite des décès avant l'âge d'un an, qui forment le taux de mortalité infantile) a

aussi connu une réduction sensible, tant par des soins médicaux plus accessibles que par les mesures gouvernementales de bien-être social, notamment les paiements de transfert, qui ont à peu près éliminé les périodes de famines extrêmes et permis une meilleure alimentation, et surtout une plus grande longévité.

Les Inuit vivent dans 12 villages disséminés sur les côtes de la Baie d'Ungava, du Déroit et de la Baie d'Hudson. Seules les agglomérations de Kuujjuaraapik (Great Whale River - Poste de la Baleine) et de Mailasikku (Fort George) ont une population mixte indienne et inuit, la population indienne de Fort Chimo ayant été déplacée vers Schefferville au cours des années 50. Fort George, toutefois, doit être considéré comme un village indien, les Inuit formant moins de 5% de la population. À Kuujjuaraapik, ils représentent plus de la moitié de la population autochtone.

Il serait trop long de décrire même brièvement l'histoire de la création de chacun des villages. La plupart se sont implantés autour d'un poste de traite de la Compagnie de la Baie d'Hudson ou de la Révillon Frères. Cette présence d'un poste de traite n'a pas surtout attiré les Inuit, mais bien davantage les autres agences euro-canadiennes : missions anglicanes et catholiques (Kuujjuaraapik, Kuujjuaq, Inujjuaq, Kangisujuaq, etc.) ; stations météorologiques (Inujjuaq et Quaqtaq) ; base militaire (Kuujjuaq) et site de station de radar (Kuujjuaraapik) ; site de station policière (Inujjuaq) ; et enfin services gouvernementaux (dispensaires, écoles, et habitations). Ces dernières agences, établies depuis 1950, ont constitué les principales instigatrices de la sédentarisation de la population autour d'elles.

Le phénomène de sédentarisation s'accompagna de plusieurs transformations d'ordre technologique et économique, qui ont elles-mêmes influé sur l'organisation socio-politique des groupes inuit. Ces domaines se prêtent peu à l'établissement de relations causales. Tout au plus peut-on souligner les simultanités et les conjonctures, favorables ou non, à tel ou tel changement observé. On peut aussi rendre compte des politiques gouvernementales et de leurs effets à court terme au plan économique et social, mais il semble plus difficile de vérifier les réactions psychologiques et les transformations de l'univers symbolique inuit.

Figure 16.2

Inuk de Koortac. Nouveau-Québec, (photo *Louis-J Dorais*).

[Retour à la table des matières](#)

L'influence socio-économique des compagnies commerciales se limita d'abord au domaine technologique (outils et armes, moyens de transport, matériaux nouveaux pour le vêtement et la tente, et alimentation), et au domaine du cycle annuel des activités en introduisant le piégeage intensif et systématique du renard. L'intervention prépondérante des agences gouvernementales vint renforcer les changements déjà en cours et briser définitivement les migrations saisonnières, en forçant plus ou moins le regroupement des bandes familiales en villages peu homogènes. Les allocations familiales étaient assorties de l'obligation de la scolarisation des enfants jusqu'à l'âge de 16 ans : on construisit donc des écoles et des pensionnats. On ouvrit en même temps des dispensaires et, vers 1960, on commença l'érection de maisons préfabriquées, ce qui réduisit la mobilité des gens, tout en intro-

duisant un nouveau confort : ces maisons étaient chauffées, contrairement à l'iglou, Survint la moto-neige qui supplanta rapidement les attelages de chiens. Les canots à moteur hors-bord remplacèrent le qajaq, l'umiaq ayant disparu avec l'avènement des baleinières puis des « Peterhead », au début du siècle. Les programmes d'aide directe (« relief ») s'accrurent d'année en année, de même que les programmes de soins préventifs, prénataux et post nataux. Les deux mouvements de concentration et d'augmentation rapides de la population sont donc concomitants et reliés à la même conjoncture.

La naissance des villages amena le gouvernement, fédéral surtout, à mettre en place graduellement des services municipaux : distribution d'eau potable, collection des ordures ménagères, entretien domiciliaire, production et distribution d'électricité, service d'huile à chauffage. Quelques Inuit, dans chacun des villages, y trouvèrent un emploi salarié permanent ou saisonnier comme commis, vidangeur, aide-mécanicien ou concierge.

À partir de 1963, la mode étant à la consultation, des conseils de village furent mis sur pied à l'instigation du gouvernement fédéral. Il s'agissait surtout de conseils consultatifs, mais auxquels on devait remettre graduellement la responsabilité des services municipaux. Les agents fédéraux en poste conservaient toutefois leur pleine autorité sur la main-d'œuvre et le matériel.

L'administration de la justice connut peu de modifications à la suite du transfert du service de police de la G.R.C. à la Sûreté du Québec, en 1960. De fait, ce n'est qu'à la fin des années 60 que juges et avocats se déplacèrent pour entendre des causes mineures à Kuujjuaraapik et à Kuujjuaq. Les procès devant jury ont encore lieu dans le Sud, et les peines d'emprisonnement sont purgées dans les pénitenciers du Sud.

Langue de l'enseignement, l'anglais est aussi celle de l'administration et des contacts inter-ethniques. On atteint la deuxième génération de scolarisation et les effets aussi bien sociaux que linguistiques se révèlent nombreux. La jeune génération, scolarisée en anglais par des professeurs allochtones, a perdu une bonne partie des connaissances ancestrales sur le milieu, la faune et la flore nordiques ; elle a acquis de nouvelles connaissances « scientifiques » et surtout de nouveaux

symboles idéologiques où priment l'aisance matérielle et le pouvoir de l'argent. A leurs yeux, les techniques anciennes sont devenues inutiles, et les jeunes ont tendance à adopter rapidement les modes du Sud. La génération plus âgée a perdu contact avec sa cadette et avec son passé. Si les problèmes d'identification sociale apparaissent nombreux chez les adolescents et les jeunes adultes, ils ne le sont pas moins chez les personnes d'âge mûr et les vieux, qui désapprouvent le nouveau mode de vie et regrettent les chasses d'antan.

Les mécanismes anciens de contrôle social jouent de moins en moins leur rôle : la crainte du bavardage ou de la moquerie des gens et celle du rejet du groupe n'assurent plus le respect des conduites traditionnelles. La surveillance policière demeure plus que discrète et on assiste à l'apparition de phénomènes nouveaux chez les Inuit : on observe des cas d'alcoolisme et de consommation importante de drogues hallucinogènes (marijuana, haschisch et même vapeur de gazoline). Des actes de violence et de vandalisme se produisent de temps à autre, souvent à la suite de beuveries. L'autorité morale dont jouissait le missionnaire s'est beaucoup affaiblie et l'assiduité aux offices religieux a grandement diminué au cours des dernières années. En même temps, une nouvelle élite politisée s'est formée chez les jeunes adultes, qui prennent conscience de l'assimilation croissante de leur peuple à la société nord-américaine et de la disparition des mécanismes traditionnels d'identification sociale et culturelle. Leur expérience du Sud et le sentiment d'être dépossédés de leur territoire, de leur culture et bientôt de leur langue leur font rechercher de nouveaux moyens d'affirmation culturelle collective. Le rôle joué par les Coopératives à ce niveau socio-politique a été et demeure fort important, surtout par son programme de formation de leaders locaux. D'autre part, la création d'une association québécoise d'Inuit (Northern Québec Inuit Association), il y a quelques années, visait à défendre et à promouvoir les droits territoriaux et socio-culturels des Inuit. Depuis 1973, cette Association a agi comme porte-parole des Inuit du Nouveau-Québec auprès des gouvernements fédéral et provincial dans la difficile entreprise de la négociation pour la cession des droits territoriaux des aborigènes. Malgré des contacts parfois difficiles avec certains villages, l'Association demeure le seul organisme inuit représentatif. La création d'un consensus autour des options offertes par les représentants gouvernementaux ou proposées par l'association demeure le défi principal de

Charlie Watt, président de l'Association, et de ses conseillers inuit et autres. Le choix d'une structure politique originale pour assurer la gestion des territoires autochtones et des petites communautés n'a pas été facile. Ils ont choisi un gouvernement régional de type municipal avec toutes ses implications juridiques, et surtout sociales et culturelles. En effet, les Inuit du Nouveau-Québec n'ont jamais développé de structures politiques collectives dépassant les cadres de la bande familiale. Ils n'ont jamais formé une tribu, au sens large du mot. La formation d'une collectivité et d'un esprit communautaire risque d'être la principale difficulté « culturelle » de l'application des Accords. D'autre part, la mise en place d'un gouvernement régional peut comporter des effets secondaires négatifs : loin de freiner le mouvement actuel d'assimilation culturelle, l'instauration d'un régime politique et économique nouveau et pensé davantage en fonction du Sud que du Nord pourrait engendrer une accélération du mouvement actuel d'intégration dans la société canadienne. La mise en oeuvre des Accords de la Baie de James a aussi entraîné la création d'une commission scolaire distincte sous le nom de Kativik et d'une corporation de développement dénommée Makivik. De cette corporation est issue la compagnie Air Inuit qui a obtenu en 1977 les permis nécessaires pour transporter passagers et marchandises entre les postes inuit de la baie d'Ungava et du détroit d'Hudson. Ces trois organismes sont à caractère ethnique, alors que le gouvernement régional ne l'est pas.

D'autres organismes, consultatifs ceux-là, sont en voie de formation pour définir les règlements particuliers à ce territoire concernant la chasse, la pêche et le contrôle de l'utilisation du sol, du sous-sol et de l'eau. Les Inuit ont des représentants sur ces divers comités où siègent aussi des représentants des gouvernements du Québec et du Canada.

Disons, enfin, que le gouvernement régional est formé d'un représentant élu par village et qu'il a les mêmes pouvoirs qu'un conseil municipal. En particulier, il peut se doter d'un corps policier régional et édicter des règlements de zonage. Son financement est assuré Par les royautés perçues sur les exploitations minières et par les compensations monétaires prévues dans les Accords.

Les conséquences socio-politiques et culturelles de ces Accords devront être mesurées au cours des années à venir ⁶. Les Inuit veulent prendre en main leur devenir culturel et politique. Comment réussiront-ils à concilier la fidélité au passé (le nationalisme en voie de formation) et les exigences de leurs rapports avec les allochtones. La flexibilité de leur système socio-culturel traditionnel pourrait bien se révéler finalement leur atout principal dans la création d'un nouveau mode de vie. Cependant, ils devront aussi surmonter les obstacles supplémentaires créés par la persistance de divisions internes apparues lors de la négociation des Accords. Trois villages, Puvirnituq, Salluit et Ivujivik, continuent de s'opposer à ces Accords car ils ne reconnaissent pas à l'Association (N.Q.I.A.) le droit de discuter en leur nom de la cession de leurs droits territoriaux et de procéder à cette cession. La majorité des Inuit ont cependant ratifié ces Accords. Les Inuit eux-mêmes démontreront la justesse de leur décision.

Bibliographie

[Retour à la table des matières](#)

CROWE, K.J., (1974). *A History of the Original Peoples of Northern Canada*. Arctic Institute of North America, McGill-Queen's University Press, Montréal and London, 226 p.

JENNESS, D., (1968). *Eskimo Administration : V. Analysis and Reflections*. Arctic Institute of North America, Technical Paper no 21, Montréal.

JENNESS, D., (1964). *Eskimo Administration : II. Canada Arctic Institute of North America*. Technical paper, no 14, 186 p.

⁶ Une étude approfondie des implications de ces Accords pour les Inuit a été publiée récemment : ROULAND, Norbert, *Les Inuit du Nouveau Québec et la convention de la Baie James*, Association Inuksiutiit Katimajit et Centre d'Études nordiques, Université Laval, 1978.

PRICE, Ray, (1970). *The Howling Arctic*, Peter Martin Associates Limited, 284 p.

SALADIN d'ANGLURE, Bernard. *L'organisation sociale des Esquimaux de Kangirsujuaq (Nouveau-Québec)*. Centre d'études nordiques, Université Laval, 213 p.